



## LES LEÇONS D'INTRODUCTION À LA PSYCHANALYSE

Renseignements : Remi Lestien, r.lestien@orange.fr, 06 08 93 13 79

2023-2024 :  
*Pourquoi tant de haine*

### LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr - uforca.nantes@gmail.com

Tél. 06 72 15 52 65  
1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan  
Sous les auspices du Département de Psychanalyse,  
Université Paris VIII

Ces derniers temps, la haine se manifeste avec une particulière virulence, souvent ostentatoire : les réseaux sociaux notamment en sont le terrain privilégié. Pourtant ce n'est pas moins un sentiment universel et inépuisable, largement partagé par ceux qui composent ce qu'on appelle l'humanité : pas de haine chez l'animal. À partir de la découverte de l'inconscient, Freud le précisait, la constitution de tout groupe humain a pour origine la haine de l'Autre. Ce point commun de la haine devient la condition de rassemblement de tous ceux qui, de fait, revendiquent la même jouissance. Notre époque qui est celle des communautés de jouissance ne peut plus parler à cette logique en s'abritant sous des idéaux fédérateurs, car les figures de maître sont dorénavant malmenées par la science qui altère leur autorité d'antan.

Si la haine se donne des raisons elle est pourtant sans raison. La haine n'est pas agressivité, rage ou colère, la haine est une passion, une passion de l'être, que l'on retrouve tout autant dans l'expérience analytique que dans les faits de civilisation. Une passion de l'être qui vise l'être de l'Autre tout en se retournant sur le sujet lui-même. Pour rendre compte de cette proximité insondable et périlleuse, Lacan, en 1948, dans « L'agressivité en psychanalyse » prend aux sérieux le concept de pulsion de mort de Freud. Mais il ira plus loin avec le terme d'extimité. Le plus intime du sujet est en même temps le plus étranger, que l'on souhaiterait extirper de soi. La haine n'est pas étrangère à cette jouissance Autre. Lacan pronostiquait dans « Télévision » la montée de la ségrégation et du racisme.

Pourquoi tant de haine — il ne s'agit pas de s'interroger, mais de donner réponse de ce qu'enseigne l'expérience analytique.

## LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

### Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2023-2024 :  
*Pourquoi tant de haine*

Commentaires d'extraits du texte de Jacques Lacan « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966.

*Leçon 5, le 5 février 2024 : Commentaire de la thèse IV, « L'agressivité est la tendance corrélative d'un mode d'identification que nous appelons narcissique et qui détermine la structure formelle du moi de l'homme et du registre d'entités caractéristiques de son monde », pages 110 à 112.*

## Mémoire et histoire — l'identification narcissique, par Françoise Pilet

### I — Au-delà du principe de plaisir

Avant d'aborder la thèse de Lacan, je voudrais interroger à nouveau le thème de l'année, « Pourquoi tant de haine ». J'ai remarqué, d'une part, que le mot *éprouvé* était souvent utilisé par Lacan, et d'autre part, j'ai relu le livre d'Annaëlle Lebovits-Quenehen *Actualité de la haine, une perspective psychanalytique*.<sup>1</sup>

Annaëlle nous invite à distinguer la mémoire de l'histoire. Je n'avais jamais pensé à cette différence, qui offre une perspective éclairante sur la haine. En tout cas, elle m'a beaucoup éclairée, et apporté quelques réponses à certaines de mes questions — notamment sur celle-ci, pourquoi parle-t-on de nos jours du *retour* d'un passé si funeste ? Elle nous indique, et les faits l'attestent, que le moment de l'histoire où la barbarie a franchi toutes les limites semble avoir protégé l'Europe du retour de l'extrême droite, de 1945 jusqu'aux années 2000 environ. C'est, précise-t-elle, que la mémoire s'est gelée. Cette mémoire ne permet plus d'inhiber « le tropisme de certains de nos contemporains pour le fascisme et la haine de l'Autre »<sup>2</sup>

Depuis que l'homme existe, la guerre a toujours été là. Comme nous l'avons déjà précisé en nous appuyant sur Freud et son texte *Pourquoi la guerre* : « Les hommes sont poussés à la

<sup>1</sup> Lebovits-Quenehen A., *Actualité de la haine. Une perspective psychanalytique*, Navarin éditeur, 2020.

<sup>2</sup> *Op.cit.*, p.64

guerre par toute une série de motifs, certains nobles et triviaux, que l'on proclame bien haut et d'autres qu'on passe sous silence, comme le plaisir pris à l'agression et à la destruction. »<sup>3</sup>

Comme nous l'indique Marie-Hélène Brousse dans l'introduction du recueil de textes *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*,<sup>4</sup> la psychanalyse est liée à la guerre depuis Freud.

En effet ce sont les névroses de guerre qui ont montré à Freud que la vie psychique de l'homme n'est pas dominée par le principe de plaisir. Freud a introduit alors un au-delà du principe de plaisir, et a pris la mesure de la puissance de la répétition chez les sujets, à partir des rêves répétitifs de scènes traumatiques dont témoignaient les soldats. Il y eut la Première Guerre Mondiale, on a cru que c'était la dernière, la *der des ders*, puis il y a eu la seconde, on a dit *plus jamais !*, mais depuis on ne cesse de se battre. Comme je l'entendais récemment sur les ondes, nous sommes dans une troisième guerre mondiale morcelée.

La guerre a toujours existé, elle épouse la modernité. *C'est une modalité du lien social, c'est bien plutôt la paix qui apparaît comme un délire ou un vœu pieux*, comme le précise Marie-Hélène Brousse dans ce même recueil.

Un journaliste, parlant de l'ONU, disait récemment que les grandes puissances échouent aujourd'hui à produire la paix. La paix est en effet une construction, une production — un délire. La question est alors *comment produire la paix, quand l'homme est guidé par l'au-delà du principe de plaisir ?*

### **Distinguer la mémoire de l'histoire**

Anaëlle Lebovitz-Quenehen nous engage donc à faire une différence entre mémoire et histoire. Quelle est cette différence ? L'histoire est un discours que l'on peut apprendre et produire, et pour cela on emmagasine un certain nombre d'informations. Mais on ne peut faire advenir ainsi la mémoire, dans la mesure où le cœur de la mémoire est un affect par nature hors discours. La mémoire nous touche, elle inscrit une trace profonde dans notre vie de sujet, et cela jusque dans notre corps. C'est là la différence entre histoire et mémoire.

La mémoire concerne ceux qui ont vécu, ceux qui ont été pris dans un évènement, et bien au-delà. C'est pourquoi, une, deux ou trois générations peuvent être touchées par la mémoire, que nous soyons concernés par l'histoire, ou pas.

### **Le regard déshumanisé d'une mère**

Pour illustrer ce propos, je vous propose un extrait du cas clinique apporté par Liora Goder dans le recueil *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*.<sup>5</sup> Elle révèle les souvenirs d'une analysante. La mère de cette analysante lui racontait des histoires de la Shoah. Elle ainsi incluait l'analysante dans son histoire, et dans l'Histoire. Mais au-delà de cela, l'analysante rencontrait le réel dans lequel sa mère était engluée et l'incluait dans cet engluement sans qu'elle puisse le symboliser, sans qu'elle puisse parler. Quand elle revenait de l'école, elle commençait par raconter sa journée à sa mère, puis le silence s'installait.

---

<sup>3</sup> Freud S., « Pourquoi la guerre » (1933), *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, Paris, 1985 ; p. 203. En note de bas de page : \* *Warum Krieg ?* La société des nations a souhaité favoriser les échanges entre intellectuels de renom pour servir la paix. C'est dans ce contexte qu'il y eut une correspondance entre Einstein et Freud en 1932, qui fut publiée en 1933 à Paris par l'institut international de coopération intellectuelle, en allemand, Français et anglais.

<sup>4</sup> Brousse M.-H., (sous la direction de), *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Éditions Berg International, Paris, 2015, p. 7.

<sup>5</sup> *Op. cit.*, p. 37.

Je cite les paroles rapportées par Liora Goder : « *Elle sont assises face à face. Graduellement le silence s'installe entre elles. La fille se concentre sur son assiette. Soudain, elle lève la tête et se retrouve face à des yeux effrayants, déshumanisés, qui la fixent, immobiles, comme si sa mère avait disparu du monde, en y laissant juste les yeux d'un monstre qui la regarde sans la voir. La fille tremble sous ce regard et ne peut baisser les yeux.* »

C'est ce souvenir qui revient dans l'analyse avec cette question — *Où donc ma mère allait-elle quand elle laissait son regard vide fixé sur moi ?* L'analysante y répond toujours de la même façon, — *Je pense qu'elle retournait à Auschwitz. Une monstruosité pareille ne peut se passer qu'à Auschwitz.*

Elle s'est mariée. En analyse, elle se demande pourquoi elle a épousé cet homme-là. Elle dira que c'est « *à cause de sa façon de danser, à cause de cette chose hypnotisante en lui, il me rappelle ma mère, je ne sais pas en quoi, exactement.* » Puis elle dira « *le regard de la mère à table au déjeuner* ». L'analysante a deux enfants.

Sa petite fille sera elle-même touchée par l'histoire de la grand-mère, par la Shoah. Dans l'imaginaire de la mère, la petite fille devient le lieu d'une angoisse mortelle. « *La mort qui transperçait les yeux de sa propre mère* » devient pour l'analysante une peur mortelle pour sa fille. À tout moment, elle craint pour la vie de sa fille, lui rendant la vie épouvantable. La fille « *devient folle* » à chaque fois que sa mère s'adresse à elle, transpercée par cette angoisse.

C'est ainsi que se transmet la mémoire, sur trois générations. La mémoire transmet un réel qui est éprouvé, et non pas symbolisé. Cet extrait de cure d'une analysante est une illustration, voire une démonstration de ce que Lacan écrit, à savoir que si l'agressivité se transmet par des contraintes réelles, elle n'est pas moins efficace par la voie de l'expressivité<sup>6</sup> (les yeux qui la fixent, le silence, le regard vide). Ce regard aura des retombées sur la fille et la petite fille.

À l'opposé, je donnerai un autre exemple, que je situe ainsi : *ni mémoire, ni histoire.*

Cet été, le metteur en scène Indien Rakesh Ranjan Kum, a réalisé « une comédie romantique ». Un couple, pour se reconstruire, part en voyage en Europe visiter les traces de l'Allemagne nazie. La femme compare ses caprices à la dictature de Hitler, et dit « nous avons tous un Hitler en nous ». Le couple visite le camp d'Auschwitz « dans un faux réalisme indécent, le réalisateur passe alors l'image en noir et blanc, place les deux personnages dans les douches du camp, entourés d'une foule de prisonniers squelettiques en habits. »<sup>7</sup>

## II — L'identification narcissique.

Tout le texte de Lacan sur l'agressivité fait référence à la théorie du stade du miroir, théorie qui permet de mettre en lumière et de simplifier l'abord des problèmes liés à l'agressivité, notamment les passages à l'acte. Notons qu'à cette époque, le terme *agressivité* n'a pas la connotation péjorative qu'il a aujourd'hui.

Lacan commence sa thèse IV en nous indiquant que l'analyse est une expérience subjective qui a des effets « dans la psychologie concrète », c'est-à-dire dans notre vie quotidienne. Bon

---

<sup>6</sup> Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 104.

<sup>7</sup> S. Farcis, correspondant à New Delhi du Journal *Libération* : « Polémique autour de "Bawal", de Nitesh Tiwari : Quand Bollywood glamourise la Shoah. » *Libération*, le 1<sup>er</sup> août 2023.

nombre de nos émotions (tristesse active, nous disons aujourd'hui les dépressions, les tristesses sans raison apparente, nos colères, nos phobies, nos fatigues) ont une signification commune en lien avec la notion d'agressivité.

Nous ne devons pas faire équivaloir la subjectivité de l'intention et la tendance à l'agression.

Ce que nous dit cette thèse, c'est que l'agressivité est une tendance, liée à un mode d'identification particulier : une identification narcissique, qui est à distinguer de l'identification symbolique et de l'identification imaginaire. Ce mode d'identification narcissique détermine, d'une part, la structure du moi du sujet dans sa forme, c'est-à-dire l'image formelle du moi, et d'autre part cette identification narcissique va structurer le monde du sujet.

Qu'est qu'une identification narcissique ? C'est une identification qui a à voir avec le stade du miroir.

### 1) Narcisse et la mort

Un jour, Narcisse voit son reflet dans l'eau claire d'une source, il tombe amoureux de sa propre image. Face à cette passion sans espoir, il préférera se suicider. Lacan apporte une théorie sur la mort de Narcisse, à partir de l'insuffisance vitale qu'éprouve l'enfant dans ses premiers mois.

On observe chez l'enfant jusqu'à 6 mois un retard du développement (incoordination des mouvements, absence d'équilibre). L'organisme de l'enfant présente ce que Lacan appelle une *insuffisance vitale*. Et au contraire, l'enfant fait preuve d'une perception fine, d'une fonction visuelle précoce et développée. D'où très tôt chez l'enfant une reconnaissance de la forme humaine. L'identification à cette forme constitue le narcissisme. Dans « Propos sur la causalité psychique »<sup>8</sup> Lacan indique que le mythe de Narcisse traduit cette insuffisance vitale des premiers mois qui contraste avec la perception visuelle performante de la forme. L'enfant éprouve cette insuffisance vitale. « La mort est par l'enfant éprouvée dans la phase de misère originelle qu'il vit »<sup>9</sup>. C'est de cette phase que découle ce que Lacan appelle en 1946 l'agression suicidaire narcissique, structure fondamentale de la folie.

### 2) Le soi et l'autre

L'*imago* se forme à partir de cette image spéculaire. C'est une image particulière, une image maîtresse qui a une fonction fondatrice. C'est l'image du corps dans sa forme, ou pour le dire autrement, c'est la forme du moi prélevé dans le double. Ce double peut être la propre image du sujet dans le miroir, mais également celle d'un enfant du même âge. L'enfant reproduit les gestes de l'autre en parfaite synchronie. « Il reproduit l'effort imparfait du geste de l'autre ». Ces gestes effectués par l'enfant constituent une expérience de soi-même<sup>10</sup>. Cette expérience se développe à partir d'une situation vécue où l'enfant et l'autre sont indifférenciés. En quelque sorte, l'autre et l'enfant, c'est la même chose.

C'est d'autant plus remarquable que cette synchronie devance la coordination des appareils moteurs mis en jeu. Pour que cette expérience soit féconde, il ne faut pas qu'il y ait plus de deux mois d'écart entre les deux enfants.

L'agressivité qui se manifeste dans les échanges de tapes et de coups entre les enfants n'est pas uniquement un jeu dans lequel chacun va exprimer sa force. Cette agressivité est

---

<sup>8</sup> Lacan J., « Propos sur la causalité psychique » (1946), *Écrits, op. cit.*, p.186.

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p 187.

<sup>10</sup> Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits, op.cit.*, p. 112.

nécessaire, elle permet une coordination plus ample, nous dit Lacan. Elle permet de coordonner les grandes fonctions de l'organisme (la respiration, la digestion, etc.), ainsi que la tonicité du corps. Pour le dire vite, cette agressivité permet de maintenir le corps (le corps morcelé et la forme du corps), et de le mettre en relation avec l'autre social et le monde qui l'entoure.

### **3) Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je <sup>11</sup>**

L'enfant anticipe et réalise l'unité, la totalité de la forme de son corps propre. Cette image est déjà un mixte de l'imaginaire (en tant qu'image) et du symbolique. L'enfant reconnaît son image ; par le jeu à travers le miroir, il contrôle ses bras, ses jambes, les objets qui se reflètent dans le miroir. Il réalise, c'est une identification. C'est l'assomption du sujet par l'image. Le stade du miroir dure 1 an.

En résumé :

- Dans le premier temps, le sujet est isolé dans un rapport à lui-même, il est en relation avec sa propre image.
- Le deuxième temps est celui de l'introduction de l'autre, du semblable. C'est celui du virage du *Je* spéculaire au *Je* social.
- Dans le troisième temps, le sujet se situe comme *Je* dans le langage.

## **III — L'agressivité dans les psychoses paranoïdes et paranoïaques. Le cas Aimée**

*« J'ai souligné dans mes travaux qu'on pouvait coordonner par leur sériation strictement parallèle la qualité de la réaction agressive qu'on peut attendre de telle forme de paranoïa avec l'étape de la genèse mentale représentée par le délire symptomatique de cette même forme. Relation qui apparaît encore plus profonde quand – je l'ai montré pour une forme curable : la paranoïa d'autopunition – l'acte agressif résout la construction délirante. »*

Il y a donc une corrélation entre le type d'agression, la forme de la paranoïa et le délire rattaché à cette forme.

### **Le cas Aimée**

Les travaux dont parle Lacan comprennent sa thèse, écrite en 1932, dans laquelle est inclus le cas Aimée.<sup>12</sup> Cette thèse anticipe les textes d'après-guerre que sont Le stade du miroir, Propos sur la causalité psychique et L'agressivité en psychanalyse.

Aimée, 38 ans, est une patiente que Lacan, jeune psychiatre a suivie quotidiennement pendant un an et demi à l'hôpital Sainte-Anne de Paris.

### **L'attentat**

« Le 10 avril 193..., à huit heures du soir, Mme Z., une des actrices les plus appréciées du public parisien, arrivait au théâtre où elle jouait ce soir-là. Elle fut abordée, (...) par une inconnue qui lui posa cette question : "Êtes-vous Mme Z. ?" »

La tenue vestimentaire d'Aimée et le ton de la question n'éveillèrent aucune méfiance de l'actrice qui répondit par l'affirmative. Pressée d'en finir, elle voulut passer. « L'inconnue, alors, dit l'actrice, changea de visage, sortit vivement de son sac un couteau tout ouvert et, le regard

---

<sup>11</sup> J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » (1949), *Écrits, op. cit.*

<sup>12</sup> Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1932), Éditions du Seuil, Paris, 1975, p. 153.

chargé des feux de la haine, leva son bras contre elle. Pour parer le coup, Mme Z. saisit la lame à pleine main et s'y sectionna deux tendons. »

Aimée refusa d'expliquer son acte. Elle dit cependant au commissaire que depuis de nombreuses années, l'actrice la narguait, la menaçait et faisait contre elle « du scandale ». Le docteur Truelle, dans son rapport d'expertise médico-légal, conclut qu'Aimée est atteinte de « délire systématique de persécution à base d'interprétations avec tendances mégalomaniaques et substratum érotomaniaque. »<sup>13</sup>

Aucune plainte n'a été déposée et Aimée a été conduite au dépôt avant de séjourner deux mois en prison. Puis fin juin, elle est transférée à Sainte-Anne.

En frappant l'autre, dit Lacan elle se frappe elle-même. Dans sa thèse, Lacan forge le concept de *paranoïa d'autopunition*. Aimée était depuis longtemps persécutée, mais ses persécutrices n'étaient que des miroirs d'elle-même. L'agressivité est alors conçue par Lacan à partir de la relation imaginaire au semblable. Il s'agit d'une agression suicidaire narcissique.

### **Du déclenchement à l'attentat**

Des troubles sont apparus lorsqu'elle avait 28 ans : dans la rue, les passants chuchotent contre elle, elle reconnaît dans les journaux des allusions dirigées contre elle ; elle se disait « ils veulent la mort de mon enfant », etc.

Dans ses délires, nous dit Lacan, on retrouve des thèmes paranoïaques de persécution et des thèmes de grandeur qui se manifestent par une érotomanie pour le Prince de Galles. Sa chambre d'hôtel était tapissée de portraits du prince, elle lui a écrit des poèmes...

D'autres femmes célèbres ont été stigmatisées par Aimée, ce qu'elle atteste dans ses écrits. Il y a eu Sarah Bernhard, Mme C., une romancière. Ces femmes la persécutent. On voit, dit Lacan, le type de femme célèbre, adulée du public, vivant dans le luxe. Aimée fait le procès de telles vies dans ses écrits mais elle voudrait bien elle aussi être une romancière, mener une grande vie, avoir une influence dans le monde. Les persécutrices sont comme en miroir de la patiente.

Dans les mois avant son attentat, l'anxiété va croissante, « elle ressent alors de plus en plus le besoin d'une action directe. » Aimée est sûre d'être aimée, et est prête à aller jusqu'au bout pour sortir de son impasse.

### **La résolution du délire et la paranoïa d'autopunition**

Aimée agresse l'actrice et aussitôt le délire tombe. C'est ce que note Lacan : « *l'acte agressif résout la construction délirante.* » Elle reconnaît ses délires, en éprouve une certaine honte et un sentiment de ridicule, à propos de ses démarches érotomaniaques et mégalomaniaques.

En 1975, lorsqu'il reprend le cas Aimée au cours de conférences dans des Universités nord-américaines,<sup>14</sup> il dit : « À cette époque, cette personne avait son nom dans les journaux à la suite du geste qu'elle avait eu contre une actrice alors célèbre, de façon cohérente avec son érotomanie dirigée sur cette actrice — de même qu'elle avait été dirigée auparavant sur d'autres célébrités (il n'est pas rare de voir opérer ce glissement d'une figure à une autre). En tout cas, elle avait un peu blessé cette actrice et fut envoyée en prison. Je me permis à moi-même d'être cohérent et pensai qu'une personne qui savait toujours si bien ce qu'elle faisait savait aussi à quoi cela la mènerait, et c'est un fait que son séjour en prison la calma. Du jour

---

<sup>13</sup> *Op. cit.*, p. 154.

<sup>14</sup> Lacan, J., « Conférences et entretiens dans des Universités nord-américaines (Yale University, Kanzer Seminar) », *Scilicet* n° 6/7, Éditions du Seuil, 1976, p.10.

au lendemain disparurent ses jusqu'ici rigoureuses élucubrations. Je me permis – aussi psychotique que ma patiente – de prendre cela au sérieux et de penser que, si la prison l'avait calmée, c'était là ce qu'elle avait réellement recherché. Aussi donnai-je à cela un nom plutôt bizarre : je l'appelai "paranoïa d'autopunition". Ce qui l'arrête c'est la prison. »

Ainsi, nous dit Lacan, les réactions agressives entrent dans une série, depuis l'acte jusqu'aux démonstrations interprétatives (les délires interprétatifs), et c'est ce que nous montre Aimée.

On trouve également chez ces sujets des imputations de nocivité. L'autre devient dangereux. Ces imputations sont empruntées au registre du poison, de la magie, du maléfice, de la télépathie, « de l'influence, lésionnelle, de l'intrusion physique, abusive, du détournement de l'intention, dépossessive, du vol du secret, profanatoire, du viol de l'intimité, juridique, du préjudice, persécutive, de l'espionnage et de l'intimidation, prestigieuse, de la diffamation et de l'atteinte à l'honneur, revendicatrice, du dommage et de l'exploitation. »<sup>15</sup>

Toute une série d'intentions nocives sont attribuées à l'autre. L'autre veut du mal au sujet, on voit ici la relation en miroir. Dans toute cette série, chaque imputation de nocivité, chaque persécution sont dues à une (dé)organisation originale des formes du moi et de l'objet, altérés dans leur structure. Chaque cas est particulier mais tous les cas obéissent à la même structure, à savoir une fixation au narcissisme.

Les sentiments de persécution ont tous un caractère commun. Ils se constituent par « *une stagnation d'un de ces moments, semblable en étrangeté à la figure des acteurs quand s'arrête de tourner le film.* » Il y a arrêt sur image. Cela traduit la fixation au narcissisme, à cette imago. Cette stagnation formelle est parente de la structure générale de la connaissance humaine, de la connaissance paranoïaque qui répond dans ses formes à certains moments critiques qui ont scandé la vie de l'homme. Ces moments critiques représentent chacun un stade de l'identification objectivante.

### **Le kakon et les crimes dits immotivés**

Lacan évoque ici le *kakon* obscur. Il nous dit qu'il s'agit d'une imputation de nocivité à quoi le paranoïde réfère sa discordance de tout contact vital. D'où vient cette notion de *kakon* ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que la "discordance de tout contact vital" ?

Cette notion de *kakon* apparaît en neurologie dans les années 1910. Elle a été introduite par Constantin von Manokow, qui faisait des recherches sur la biologie des névroses et des psychoses. Puis elle apparaît une dizaine d'années plus tard en psychiatrie à propos des homicides psychotiques. Paul Guiraud, dans les années 30, se saisit de cette notion à propos des meurtres immotivés. Lacan en parle dans sa thèse, puis dans ses Propos sur la causalité psychique en 1946 — il évoque d'ailleurs Guiraud à ce sujet.

Ce terme vient du grec *kakos*, qui signifie mauvais. Manokow parle de "crises de kakon", qui sont décrites comme des sortes de dépression à la suite d'évènements tels un deuil, un accident, une agression, la perte d'un travail... Il décrit différentes formes de kakon, qui varient en fonction de la maladie mentale du sujet. Par exemple dans le délire de persécution, il y a différentes formes et nuances du kakon depuis le sentiment d'angoisse jusqu'à la haine et la colère.

---

<sup>15</sup> « L'agressivité en psychanalyse », *op.cit.*, p. 111.

Voici un exemple clinique rapporté par Paul Guiraud et Bernard Cailleux,<sup>16</sup> qui permet d'appréhender ce qu'il en est du kakon et des meurtres dits immotivés (*dits immotivés*, car Lacan réfutera que ces meurtres soient immotivés).

Paul L. est coupable d'une tentative d'homicide sur un chauffeur de taxi.

Bon élève et travailleur, Paul fait des études en dessin industriel. Il vit seul avec sa mère, il est calme, réservé et plutôt solitaire. Vers dix-huit ans, un changement apparaît dans ses façons d'être. Paul surinvestit son travail et néglige le reste. Il est alors, absorbé par des idées d'invention d'objets : « C'était, dit Paul, flou et mal expliqué. Mais j'y pensais sans cesse et je prenais le crayon pour tracer des plans »

Sa maladie débute, selon les propos de Paul, par de la tristesse, de l'ennui, de la « neurasthénie. » Paul trouve alors dans l'alcool, un certain réconfort, et même une défense. Devant l'accroissement de ses symptômes, il doit agir. Il tente alors de lutter contre la perturbation grandissante de son élan vital, indique Guiraud, en se tournant vers la religion et la politique.

Paul adhère à la doctrine communiste qui se transforme chez lui en une haine contre l'exploitation et la tyrannie. Un jour, Paul prend un taxi pour se rendre à La-Ferté-sous-Jouarre. Durant le trajet, il échange quelques mots avec le chauffeur. Paul l'invite à poursuivre leur discussion en marchant dans un parc de la ville. C'est alors que Paul blesse le chauffeur avec un revolver. Il laisse sa victime agonisante, il convainc un autre chauffeur, qui passe par là, de l'emmener à Choisy. Celui-ci le conduit, au commissariat. L'étrangeté de ses explications motive son transfert à l'Infirmierie spéciale. Il explique, en effet, avoir été choisi, moyennant rétribution, pour éliminer un traître qui sévit dans l'organisation secrète russe, dont il se dit membre.

Nous avons là un personnage qui répond à la description de Lacan concernant les imputations de nocivité.

Il faut voir, disent Guiraud et Cailleux, dans ces violences immotivées des schizophrènes, non pas une réaction sans cause, mais un effort pour se libérer de la maladie. Paul cherche par son acte à se libérer de son mal. C'est une solution vitale pour lui. D'ailleurs ils notent que, après cet acte, comme Aimée, il redevient calme, indifférent, apathique. En 1946, dans *Propos sur la causalité psychique*, Lacan indique que l'aliéné cherche à atteindre le kakon de son être dans l'objet qu'il frappe.

Nous trouvons dans ces années la perturbation de l'élan vital, la discordance de tout contact vital, qui deviendront plus tard, en 1958, dans *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, un « désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie. »<sup>17</sup>

Jacques Alain Miller, dans « Clinique ironique »,<sup>18</sup> fait référence au kakon à propos du schizophrène, du paranoïaque et du mélancolique.

---

<sup>16</sup> Guiraud P., Cailleux B., « Le meurtre immotivé, réaction libératrice de la maladie chez les hébéphréniques, *Annales médico-psychologiques*, 4, 1928, p. 352-360. Cités in Trichet, J., « La notion de kakon. Histoire et enjeux psychopathologiques », *Bulletin de psychologie* 2012/4 (Numéro 520), pages 365 à 378.

<sup>17</sup> Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958), *Écrits, op. cit.*, p. 558.

<sup>18</sup> Miller J.-A., « Clinique ironique », *La Cause freudienne* n° 23, 1993, p. 9-10.



Il reprend l'aphorisme de Lacan *Tout le monde est fou*. Le délire, dit-il, est universel du fait que les hommes parlent et qu'il y a pour eux langage, et le langage a comme tel un effet de néantisation. Dit autrement, cela signifie que le mot est le meurtre de la chose, ou encore, le symbolique se sépare du réel. C'est-à-dire qu'il n'y a plus besoin des objets, le symbolique suffit à les faire exister. Il suffit de dire table pour que celle-ci existe dans le monde symbolique. Une fois que nous avons le mot, plus besoin de la chose. Le mot est le meurtre de la chose veut dire également que la jouissance est interdite à qui parle comme tel, ou que l'Autre en tant que lieu du signifiant est nettoyé de la jouissance. Si nous prenons les mots du dictionnaire tels quels, ce sont des mots déconnectés du vivant, du vivant qui jouit. Par contre, chacun d'entre nous s'est emparé de ces mots, de quelques-uns du moins, et les a pétris dans le vivant.

Chez le schizophrène, le mot n'est pas le meurtre de la chose, il est la chose même, à entendre comme le *Das Ding* freudien. Pour le paranoïaque, le mot n'est pas suffisamment le meurtre de la Chose, puisqu'il lui faut à l'occasion frapper la Chose, le kakon en l'Autre, dans un acte d'agression qui pourra lui servir, la vie durant, de métaphore, de suppléance, comme on le voit dans le cas Aimée. Si le psychotique, lui, ne croit pas à l'Autre, il est pourtant sûr de la Chose.

Quant au mélancolique, c'est contre lui-même qu'il tourne l'effet mortifère du langage dans l'acte suicide, où il accomplit son destin de kakon.

Françoise Pilet